

Une femme de calibre

Julie Marcil

Une femme de calibre

Robert Laffont
QUÉBEC

Révision linguistique: Geneviève Mativat
Correction d'épreuves: Stéphanie Brière
Mise en pages: Édiscript enr.
Conception de la couverture: Luc Gervais
Photo de l'auteure: Julie Artacho

Dépôt légal: 2^e trimestre 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2023
ISBN 978-2-924910-37-5

Je peux presque dater le moment où les choses ont commencé à basculer pour moi. Jusque-là, ma vie était bien organisée, je me sentais en contrôle. Bien sûr, la machine infernale des événements qui allaient mener à ma perte était déjà en marche, mais s'il fallait l'inscrire au calendrier, c'est ce jour de fin septembre que je marquerais d'une croix.

Il faisait doux. Les feuilles colorées des ormes et des érables avaient commencé à tomber, suffisamment pour éviter que mes pas s'imprègnent dans la terre, mais sans dénuder les branches. J'étais à l'abri des regards, embusquée dans le sous-bois, sur le côté de la maison. Agenouillée en position de tir, l'œil rivé sur l'allée, je guettais la sortie de mon contrat en m'impatientant un peu. Il était en retard. Fébrile, je calculais le temps qu'il me restait pour aller chercher ma fille, m'arrêter à l'épicerie et me préparer à mon premier rendez-vous amoureux depuis des siècles.

Emmanuel... De retour d'un long voyage, il squattait une chambre chez mon voisin depuis près d'un an. On s'était croisés plusieurs fois sur le palier avant de se décider à échanger quelques mots, mais déjà j'avais le ventre ratatiné et le cœur en cavale quand je l'apercevais. Et, de fil en aiguille, nos conversations s'étaient étirées jusqu'à ne plus vouloir finir. Ce soir-là allait être le moment tant repoussé.

Pendant que je surveillais l'heure et repassais dans ma tête chaque élément du souper pour ne rien oublier, celui que j'attendais est enfin sorti. Nul doute, c'était bien lui. Seul,

comme prévu. Pendant qu'il se dirigeait vers sa voiture dans l'entrée, je continuais à le tenir en joue. Au moment où il cherchait ses clés dans ses poches pour ouvrir sa portière de voiture, j'ai tiré. Il est tombé sans comprendre ce qui lui arrivait.

Sans perdre de temps, j'ai démonté l'arme et l'ai remise dans mon sac de sport tout en me dirigeant vers ma bicyclette, cachée un peu plus loin. En moins de deux, j'étais hors du sous-bois, casquette et vareuse au fond de mon sac. J'étais redevenue la banale jeune femme trentenaire, en jeans et blouson, cheveux au vent. J'ai enfourché ma monture. J'allais arriver juste à temps à la garderie.

Un gyrophare tourne encore en silence, zébrant la scène de crime de son faisceau. L'homme gît toujours au milieu de son entrée près de sa voiture. Un périmètre de sécurité a été dressé. Des badauds se massent au bas de la rue qui monte en cul-de-sac, parmi lesquels plusieurs journalistes.

Laura Madrigal tente de se faire une place et d'obtenir les informations dont elle a besoin pour son topo. L'enquêteur en chef arrive, suivi de Robert Lamothe, son adjoint. Tous les deux font signe au policier en faction et passent sous le ruban de balisage. Sérieux et attentif, Robert jette un œil à l'attroupement avant de traverser. Il essaie de mémoriser les visages, sûrement au cas où le responsable se trouverait dans la foule. Il aperçoit Laura et lui fait un sourire discret.

Elle prend quelques photos avec son cellulaire, mais elle est vraiment loin de l'action. À part les policiers et techniciens qui s'affairent, elle ne voit rien du drame.

— Paraît qu'il se serait fait tirer direct dans la tête, lui dit son collègue Martin Quintin. Ça doit pas être beau. On n'est pas très bien placés, hein ?

Tant mieux. Elle n'a vraiment pas envie de contempler ça. Juste d'y penser, elle a le tournis.

— C'est rare que je te voie sur le terrain, renchérit le collègue. Pas de procès digne d'intérêt en ce moment ?

— Quand on est pigiste, faut être polyvalent. Et c'est un gros morceau. Je connais un peu le bonhomme, pour avoir couvert certains de ses procès.

— Est-ce qu'il s'occupait de dossiers avec le crime organisé ?

— Récemment ? Pas à ma connaissance, mais comment savoir...

— C'est peut-être un pourri ?

— Y'a plus grand-chose qui me surprend.

Il observe les espadrilles vertes de Laura, le pantalon *baggy* beige et la longue veste de lainage brun, à demi déchée, qui lui descend aux genoux.

— T'es jolie, Madrigal, mais pourquoi tu t'habilles comme ça ?

Elle lève un sourcil et le regarde du coin de l'œil.

— Est-ce que c'est supposé être un compliment, ça, Quentin ?

— Ben oui. Je te dis que je te trouve belle. Tu devrais mettre ta beauté en valeur.

Elle tourne entièrement la tête vers le rouquin frisé, hilare et sûr de lui, avec ses jeans troués dont le fond de culotte pend, ses bottines brunes maculées de boue, frissonnant sous son t-shirt gris un peu trop large que laisse entrevoir son vieux blouson dézippé.

— Veux-tu qu'on échange nos p'tits kits ? rétorque-t-elle.

Entretemps, les enquêteurs sont entrés à l'intérieur de la maison, sans doute pour interroger les proches. Le corps est parti pour la morgue. Un porte-parole de la police approche. Il fait signe aux gens des médias qu'ils peuvent s'avancer au-delà de la ligne délimitée par les bandes. On ne voit pas davantage la scène d'où ils sont, mais on leur propose un point de presse express, pour livrer les premiers détails.

— Nous pouvons confirmer dès maintenant que la victime est le procureur Laurent Labrie. La cause du décès devra être confirmée par l'autopsie, mais il y a trauma par balle et il s'agit d'une mort suspecte.

— Carl Tremblay, du journal *Go*. On parle d'un meurtre commandité ?

- Il est trop tôt pour le confirmer. Oui, madame Madrigal ?
- Qui l'a identifié ?
- Sa femme et son neveu.
- Un témoin ?
- Aucun témoin ne s'est manifesté jusqu'à présent.
- C'est sa femme qui l'a trouvé ?
- Monsieur... ?
- Paul Chevrette, TQA.
- Oui, à son retour chez elle. Je ne peux pas vous en dire beaucoup plus pour le moment.

Quelques questions suivent encore, car les médias ne veulent pas lâcher le morceau, mais très peu d'informations pertinentes ressortent. Laura décide de s'éloigner du site pour rédiger son topo, un peu à l'écart.

C'était déjà aux nouvelles du soir. Pendant que Camille jacassait dans son bain, je m'activais à préparer le souper, tout en écoutant d'une oreille distraite le bulletin de nouvelles à la radio. Ils ont confirmé la mort du procureur Laurent Labrie, abattu dans l'entrée de sa maison. Voilà tout ce que j'avais besoin de savoir. J'ai éteint l'appareil.

Moins j'en sais sur les contrats que j'exécute, mieux c'est. Un surplus d'informations pourrait nuire à ma tâche. Parce que c'est ce que c'est. Une tâche. Des contrats. Il faut bien gagner sa vie. Je n'ai rien contre ces gens-là, mais ils se feraient tuer de toute façon. Aussi bien que ce soit par moi. Ça paie bien et ça me laisse du temps pour autre chose. C'est ce que je me disais.

Je suis allée voir ma fille en train de barboter avec son canard préféré.

— Tout va bien, Camille ?

— Tu parles trop fort, maman. Colibri cherche des fourmis, chut...

— Colibri ? C'est ton canard ? Il ne s'appelait pas Bal Masqué ?

— Colibri, c'est plus joli.

— Mais un colibri, c'est un tout p'tit oiseau.

— Ben, il est petit, aussi.

— Et des fourmis, je pense que ça se tient pas dans l'eau.

— C'est parce que t'en as jamais vu.

— Ah bon... Et vas-tu laisser Colibri finir sa pêche tout seul ? Parce que si tu restes dans l'eau encore longtemps, tu vas devenir ridée comme une vieille peau...

Devant mon imitation de face fripée à deux pouces de son nez, Camille m'a repoussée avec sa menotte en rigolant.

— Arrête, maman !

Cette enfant est arrivée sans prévenir. Conçue pendant un long voyage, elle s'est pointé le nez huit mois et demi plus tard par un beau jour de mai ensoleillé. J'ai perdu les eaux et j'ai failli accoucher dans l'auto de ma sœur. J'ai pensé qu'elle me rendrait meilleure.

— Colibri, faudrait que tu libères Camille pour ce soir et que tu reprennes ta chasse demain. C'est une petite fille. Elle va être fatiguée.

— Je suis pas fatiguée tout de suite.

— Je vous laisse encore cinq minutes. Après, c'est le dodo. Maman reçoit un ami, tu le sais. C'est important pour elle.

— Manu !

— Oui, notre voisin Manu.

Tomber amoureuse ne faisait pas partie de mes plans. Le métier que j'exerce comporte quelques inconvénients. Qui pourrait accepter sans broncher de vivre avec ce que je fais ? Pendant toute ma vingtaine, je n'avais eu aucune relation sérieuse. Puis Emmanuel a croisé ma route. Nomade dans l'âme, il avait prolongé son séjour près de chez moi en attendant de trouver sa prochaine destination.

Il n'y avait aucune méchanceté en lui, comme s'il ne comprenait pas l'univers dans lequel on vit. Pas fait pour mon monde, et pourtant, il m'attirait comme un aimant. J'avais tenté de garder mes distances, mais c'était devenu insoutenable. Je ne pouvais plus résister. Moi, Anna Avril, j'étais éprise de cet homme comme une adolescente.

Au moment où je ressortais de la salle de bains, j'ai entendu frapper à ma porte. Il était là, sur le seuil, une bouteille sous le bras.

À l'écart de la scène de crime et du brouhaha médiatique, Laura s'est installée sur une pente herbeuse, sa tablette sur les genoux. Le secteur est un nouveau développement encore parsemé de zones boisées. On ne se croirait pas en ville.

Laurent Labrie, procureur à la Direction des poursuites criminelles et pénales, a été retrouvé mort cet après-midi dans l'allée près de sa maison. Il aurait reçu une balle fatale à la tête au moment où il sortait de chez lui pour se diriger vers son véhicule.

Elle connaît un peu l'homme, pour l'avoir vu à l'œuvre à quelques occasions au palais de justice. Grand, quarantaine avancée, très charismatique. Quand on le regardait marcher, on savait tout de suite qu'il ne s'excusait pas d'exister. Attentif, il souriait à tout le monde, se rappelait un visage même s'il ne l'avait vu qu'une fois. Elle n'était pas certaine qu'il connaissait son nom, mais il la saluait toujours lorsqu'ils se croisaient. Prenait-il le temps de lire ce qu'on disait de lui dans des chroniques judiciaires comme la sienne? Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire qui aurait dérangé au point de l'éliminer?

Rien ne permet de déterminer, pour le moment, le mobile de ce possible meurtre et toutes les hypothèses sont envisagées. Selon les informations qui ont filtré jusqu'à maintenant, le crime aurait été perpétré par un professionnel. De nombreuses questions demeurent. S'il s'agit bien d'un assassinat, qui l'a commandité? Laurent Labrie était un homme affable, reconnu

pour sa diligence et sa grande expertise du domaine judiciaire. Aurait-il dérangé le milieu criminel ?

Elle interrompt sa prose et sort son cellulaire pour envoyer un texto à Robert « Bobby » Lamothe :

— *Une intuition, mon ange ?*

Elle reçoit une réponse trente secondes plus tard.

— *Peut pas te parler now.*

— *Ce soir ?*

— *T-appel demain xxx*

Décue, elle laisse tomber pour le moment. Son amant est rarement disponible.

Et si ça n'avait rien à voir avec le crime organisé ? Est-ce que la femme de Laurent Labrie avait découvert une relation extraconjugale qui l'aurait mise en rogne ? Elle observe le ciel et regarde passer un vol d'outardes. Elle ne peut pas se baser sur des spéculations. Ça lui prend des faits ou, au minimum, des témoignages crédibles.

Elle se lève avec un petit cri de panique, laissant tomber sa tablette dans l'herbe et secouant son pantalon et ses souliers, assaillis par des rangées de fourmis. Visiblement, elle a dérangé un nid.

C'est lui qui a choisi la musique. Pendant que je vérifiais mon tajine sur le feu, j'ai entendu la voix de Richard Desjardins sortir des haut-parleurs avec les mots d'Elsie. J'ai pris nos coupes de vin et je suis allée le rejoindre au salon. Il scrutait ma bibliothèque.

*Y'en a pas une qui se protège
De vouloir être seule avec toi
T'es attirant comme un beau piège
Tes lèvres brillent comme un appât
J'aimerais te dire comment j'me sens
Je suis vraiment bien avec toi
T'es fin, t'es doux, pis t'es vaillant
T'as un beau sexe, j'le veux pour moi**

Il observait les statuettes au milieu de mes livres sans oser y toucher.

— Sirène?

— Sedna. C'est d'une artiste Inuk, ça représente une légende de son peuple. Plusieurs versions existent, mais en gros, Sedna est la déesse de la mer. Dans un lointain passé, elle était une jeune femme mariée à un chaman qui la maltraitait. Un jour, son père entend ses gémissements et traverse la rivière pour la sauver des griffes de son tortionnaire. Mais son mari est puissant et déclenche une tempête. Pour sauver sa peau, son père décide de la sacrifier. Il la jette à

* DESJARDINS, Richard, « Elsie », *L'Existoire*, Éditions Foukinik, 2011.

l'eau et lui coupe même les doigts parce qu'elle s'agrippe au kayak. Ces doigts sont devenus des poissons et Sedna s'est transformée en une sorte de sirène régnant sur la mer. Maintenant, quand la tempête se déclenche sur l'eau, il faut faire des offrandes à Sedna pour l'apaiser.

— Et toi, qu'est-ce que je dois t'offrir ?

— Pourquoi ? Penses-tu pouvoir braver ma tempête ?

— C'est risqué.

— Oui. Mais grisant. Non ?

On retardait le moment qu'on désirait tous les deux, je le savais. La tension montait entre nous. Agnes Obel a succédé à Richard Desjardins. Emmanuel a pointé une photo sur le mur.

— C'est toi qui l'as prise ? On dirait presque une peinture.

C'était un agrandissement d'un morceau d'océan. On y voyait en gros plan la coque d'un bateau gisant sous l'eau, envahie par les algues, avec la queue à peine reconnaissable d'un poisson à gauche, figée dans un coin. Ça pouvait passer pour une peinture abstraite, en effet.

— L'âme en moins. J'ai pas ton talent.

Emmanuel peignait. J'avais vu ses toiles qu'il n'osait pas encore exposer. Ça m'avait causé un choc la première fois, comme s'il avait lu à l'intérieur de moi. Il était doué.

— Ça m'impressionne... Travailler comme ça en eaux profondes. Quand tu plonges, tu penses à quoi ?

— À ce que j'ai à faire. Ça demande de la vigilance, surtout quand les conditions sont mauvaises. En même temps, je me sens ailleurs dès que je disparaïs de la surface. Des fois, j'ai plus envie de remonter.

J'ai aussi rapporté de mon séjour à l'étranger un goût pour la plongée et le souvenir exaltant d'une excursion avec des chasseurs d'épaves qui m'avaient fait la grâce de m'emmener avec eux. Ces traces de vies enfouies, témoins de tragédies,

trôphées de la mer et du temps, à la fois façonnées et conservées par plus grand que nous... Sur la longue trajectoire de l'humanité, un humain est un grain de sable dans l'univers. Mais tous ces grains de sable ensemble laissent une empreinte fascinante.

À mon retour, j'ai eu envie d'en apprendre plus et je me suis inscrite à l'université. En plus d'être passionnantes, mes études sont une parfaite couverture. Il faut bien que j'aie l'air de faire quelque chose de ma vie.

— Ça doit pas être très payant d'étudier l'archéologie. Comment tu fais, avec ta fille ?

— Comme tu vois, Camille et moi, on vit de peu. On s'arrange très bien.

Évidemment, je ne pouvais pas lui parler de mon réel gagne-pain. On est retournés à la cuisine pour passer à table.

— Toi, tu penses faire quoi, maintenant ? Après dix mois chez ton coloc, tu dois avoir une idée de ce que tu veux ?

— J'ai rendez-vous demain pour une job de graphiste.

— Tu repars pas ?

— Non. Je repars pas. Je me suis même trouvé un studio pour peindre.

J'aurais dû m'en réjouir, mais une partie de moi était affolée. À ce moment-là, je me suis dit que c'était terminé. Je devais mettre fin à cette histoire-là tout de suite, c'était mieux pour tout le monde. Cette soirée magique serait la dernière. J'allais le retourner chez le voisin dès ce soir et ne plus le laisser franchir ma porte.

— Tu comptes te trouver un appartement aussi ou tu vas habiter dans ton studio ?

— Je sais pas encore.

Troublée, je me suis levée aussitôt pour rincer les assiettes, demander s'il voulait de l'eau, préparer du café. Je ne pouvais pas me rasseoir et plonger dans ses yeux de braise. Au

moment où je lui ai resservi un verre de vin, il m'a attrapé doucement la main.

— Ça va, Anna ?

Je n'ai pas pu la retirer. Je pense même que j'ai saisi la sienne encore plus fort. En tout cas, on ne s'est plus lâchés. Il est resté.

Assise dans sa bergère près de la fenêtre, Louise ferme les yeux et essaie de reprendre ses esprits. Depuis hier, elle a du mal à réfléchir. À la seconde où Samuel l'avait prévenue de la mort de Laurent, son cerveau s'était enrayé.

— Laurent... Laurent qui ?

— Louise... Je parle de Laurent. Laurent !

Elle avait bien entendu et associait vaguement ce prénom à celui de son cousin, comme dans une brume, mais il ne pouvait s'agir de lui. Quelqu'un d'autre s'appelait forcément Laurent et venait d'être assassiné dans l'allée menant vers sa maison. Un autre Laurent, dont elle n'arrivait pas à se rappeler l'existence.

Samuel avait insisté et, tranquillement, la nouvelle s'était frayé un chemin jusqu'à sa conscience. Il ne s'agissait pas d'un autre Laurent. Sam lui parlait bel et bien de son cher cousin. Laurent, mort. Laurent, assassiné. Laurent, baignant dans son sang.

Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Même les ronflements familiers de Bernard ne la rassuraient plus. Qui pouvait bien vouloir du mal à Laurent ? Avait-il deviné qu'il allait mourir ? Est-ce que c'était vraiment là son destin ? Pourquoi cette mort si soudaine ? Les lois cosmiques étaient bien difficiles à comprendre. Et à accepter.

Les policiers sortaient de chez elle. Ils lui avaient rendu visite tôt ce matin et elle avait dû reporter une réunion. Ils lui avaient posé quelques questions d'usage, mais étaient

eux-mêmes avarés de commentaires. Elle avait essayé de leur soutirer des informations, sans succès. Soit ils ne voulaient rien lui dire, soit ils n'avaient aucune piste.

Elle rouvre les yeux. Pour calmer son angoisse, elle se penche vers la table à café, prend un étui en émail et en sort un cigare à la vanille, mais ses mains tremblent trop et elle le laisse tomber. Elle se redresse et, le dos bien appuyé, elle dépose ses mains à plat sur les accoudoirs et tente de prendre une profonde inspiration, mais ses poumons lui font mal. Elle a chaud et se sent étourdie. Elle détache le haut de sa blouse de soie dans l'espoir de sentir un peu de fraîcheur sur sa peau. Est-ce la ménopause qui se pointe ? se demande-t-elle. Puis, elle tourne la tête et jette un regard par la fenêtre. Son pouls reprend un rythme plus régulier. Elle voit des gens sur le trottoir en face, tout petits, la cime d'un arbre, et même un bout d'horizon et de fleuve entre deux édifices. Elle se sent déjà moins démunie. Capable de s'élever au-dessus de la mêlée et de reprendre en main la situation.

Sa température revient graduellement à la normale. Elle se masse un peu la nuque et glisse une main distraite sur le haut de son torse, puis vers son épaule qu'elle masse, dévoilant un tatouage discret, mais un peu incongru sur une femme comme elle, toujours bien mise, d'un professionnalisme si élégant. Le dessin représente une femme ailée aux longs cheveux bleus, entourée de l'inscription *Habeas corpus* au-dessus de la tête. Comme une auréole.

Elle a repris ses esprits, malgré la boule d'angoisse qui la taraude encore. Elle se reboutonne, replace un peu ses cheveux et attrape son téléphone.